

Lucien expliqua la besogne dont il avait dû se charger sur la demande de Paul Harmant.

—C'est bien, alors ; vous êtes pardonné, dit Lucie. Mettons-nous vite à table. Je meurs de faim.

—Maman Lison ne déjeune pas avec nous ? demanda Lucien en s'asseyant devant la petite table parée et servie de façon fort coquette.

—Non, mon ami. Pauvre maman Lison, elle n'a pas un moment de liberté ! Madame Lebert, sa patronne, est malade, très malade, et maman Lison passe ses nuits à la veiller. Ce qui ne l'empêche pas de porter le pain aux clients deux fois par jour. C'est à peine si je la vois.

—Vous l'aimez bien, cette brave femme, n'est-ce pas, Lucie ?

—Oui, mon ami, beaucoup.

—Et vous avez raison, j'éprouve moi-même, pour elle, une très grande sympathie, et je suis sûre qu'elle la mérite.

—Sitôt que nous serons mariés, mon Lucien, nous tiendrons la promesse que nous lui avons faite. Nous la prendrons avec nous et nous rendrons heureuse sa vieillesse.

—Ce sera bientôt, chère mignonne, s'il plaît à Dieu ! Si vous saviez comme j'ai hâte d'arriver au jour du bonheur !

Et Lucien voulut embrasser sa fiancée. Elle le repoussa doucement, sans pruderie mais avec fermeté.

—Nous ne sommes pas encore mariés, dit-elle en riant. Mettez ces baisers-là à la caisse d'épargne. Nous les retrouverons plus tard.

—Méchante !

—C'est sur votre bien que je veille. C'est dans votre intérêt que je vous empêche de marauder. Soyons sérieux ! Nous déjeunons, songez à déjeuner ! Comment trouvez-vous ces côtelettes ?

—Idéales !

—Elles sont un peu trop cuites cependant.

—Je ne m'en aperçois pas.

—Etes-vous toujours aussi satisfait de votre position chez M. Harmant ?

Lucien fronça le sourcil.

—Toujours, répondit-il, cependant mon patron me témoigne la confiance la plus flatteuse, et à ce sujet, je dois vous apprendre une chose qui va certainement vous contrarier.

—Quoi donc ? demanda vivement Lucie, il s'agit d'une mauvaise nouvelle, alors ?

—Bonne et mauvaise tout à la fois, selon la manière de l'envisager. Nous allons passer deux dimanches sans nous voir.

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

—Deux dimanches sans nous voir ! répéta-t-elle. Pourquoi ?

—Je vais faire une absence de quinze jours à trois semaines. Monsieur Harmant m'envoie à Bellegarde pour l'y représenter et y installer des pièces de mécanique importantes.

—C'est favorable à nos intérêts, cela ?

—Très favorable, oui, chère mignonne.

—Alors j'en prends mon parti, puisque cela rapprochera notre mariage. Vous m'écrirez, n'est-ce pas ?

—Tous les jours, je vous le promets. Donc, ne vous chagrinez pas de mon départ. Trois semaines seront vite passées. Quand je reviendrai, la joie de nous revoir nous fera oublier les heures de séparation. Et puis, je le répète, ce voyage est très avantageux pour nous. Je touche une indemnité de déplacement considérable. Si vous saviez comme j'ai hâte de pouvoir m'établir avec mes capitaux !

—Pourquoi cette hâte, puisque vous vous trouvez bien chez votre patron ?

—Je m'y trouve bien, cependant certaines choses me déplaisent. Des choses dont je vous parlerai plus tard.

—Qui vous empêche de m'en parler tout de suite ?

—Plus tard, répéta Lucien.

—Alors, si tout ne vous convient pas, cherchez des fonds pour reconstruire l'usine de votre père. Maintenant que vous êtes connu, les associés ne vous manqueront point.

—Je songerai à cela lors de mon retour. A présent occupons-nous d'autre chose. Je suis très contrarié que pendant mon absence de Paris, vous n'ayez pas maman Lison auprès de vous. Cette

brave femme me fait l'effet d'un chien de garde fidèle.

—Sa patronne, hier, allait, paraît-il un peu mieux. Dès que la convalescence commencera, maman Lison reprendra ses habitudes et passera auprès de moi une partie de ses journées. Ça me sera bien utile, car j'ai beaucoup de travail en ce moment, et elle m'empêcherait de perdre un temps précieux en se chargeant d'aller chercher mes provisions et de préparer mes repas. Nous la verrons probablement tantôt, mais seulement quelques minutes. Elle viendra me dire bonjour.

Nous laisserons les deux fiancés achever leur repas tout en causant de l'avenir, et nous rejoindrons Ovide Soliveau, que nous avons vu descendre de son fiacre et se rapprocher de la maison, cherchant le moyen de savoir chez qui Lucien venait de monter. Ce n'était pas facile, en effet, et pour arriver à ce résultat, il était indispensable de combiner un plan. Questionner la concierge ? Il n'y fallait point songer, une démarche de ce genre devant forcément attirer l'attention sur lui et le rendre suspect. Ovide avait un espoir. Il comptait que les amoureux sortiraient ensemble dans l'après-midi. Or, du moment où il connaîtrait de vue la jeune fille, se renseigner à son sujet, ne serait qu'un jeu d'enfant.

LXXXIX

Depuis pas mal de temps déjà le Dijonnais se promenait de long en large sur le trottoir du quai, devant la maison, traversant parfois la chaussée, faisant semblant d'examiner avec intérêt les objets exposés à la devanture d'un magasin de coutellerie contigu à la porte d'entrée de la demeure de Lucie, puis retraversant la chaussée et regardant les fenêtres, dans l'espoir que Lucien se montrerait à l'une d'elles, ce qui lui apprendrait à quel étage demeurait l'amie du jeune homme. On voit qu'Ovide Soliveau s'acquittait consciencieusement de la besogne dont il s'était chargé. Tout à coup le guetteur poussa une sourde exclamation de joie. La chose sur laquelle il avait compté se produisait. Une fenêtre de l'étage le plus élevé venait de s'ouvrir. Lucien y parut, seul d'abord, puis il se retourna, dit quelques mots, et Lucie vint le rejoindre. Malgré la distance Ovide distinguait parfaitement les traits de la jeune fille.

—Eh ! eh ! murmura-t-il, le gaillard n'a pas mauvais goût ! la petite est gentille, très gentille ! J'ai maintenant sa photographie dans la tête. Elle n'en sortira plus.

Lucie tenait à la main un mouchoir blanc déplié qu'elle étendit sur la barre d'appui de la croisée avant d'y poser ses coudes. Lucien suivit son exemple, et serrés l'un contre l'autre, les regards errants sur le vaste horizon étalé sous leurs yeux, les amoureux se mirent à causer en riant. Tout à coup le mouchoir étalé sur la barre d'appui glissa dans le vide, et vint en tournoyant s'abattre aux pieds de Soliveau qui s'empressa de le ramasser. De la fenêtre Lucie fit des signes télégraphiques faciles à comprendre. De la même manière, c'est-à-dire en minant sa réponse, Ovide indiqua qu'il allait déposer l'objet chez la concierge. Les fiancés quittèrent immédiatement la fenêtre.

Ovide, enchanté de l'incident qui venait d'avoir lieu et facilitait singulièrement sa tâche, était dans la cour. A ce moment précis une victoria s'arrêta devant la maison, et Mary Harmant en descendait. Elle disparut à son tour sous la voûte pour chercher la loge du portier. En voyant Ovide, vêtu en maçon, se diriger de son côté, la concierge avait quitté son travail.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? lui demanda-t-elle.

—Ma chère dame, répondit-il, voici un mouchoir qu'une jeune demoiselle a laissé tomber depuis le sixième étage de votre immeuble. Je vous le rapporte.

Et il lui présenta le tissu de toile fine, imprégné d'un parfum très faible et très doux.

—Du sixième, répéta la concierge, c'est la couturière, Mlle Lucie, qui demeure là-haut. Merci, mon brave homme, ça lui sera remis.

—Je vais descendre, cria Lucie du haut de l'escalier.

(La suite au prochain numéro.)

LE PETIT FRÈRE

(Voir gravures)

LE petit frère !... Est-ce bien là le titre du tableau de M. Eug. Girardet ? Il nous permettra néanmoins de le lui donner, car il lui convient à merveille. C'est une grande joie dans la famille, quand elle a longtemps espéré un fils et que la Providence le lui envoie. On a beau adorer la fillette ou les fillettes qui l'ont précédé dans la vie, le bonheur du père, et souvent de la mère, n'est parfait que lorsque l'héritier du nom et de l'autorité paternels vient au monde et y complète toutes les espérances.

Ce fils attendu avec tant d'anxiété, nous le voyons reposer sous les rideaux brodés devant la mère pâle commes ses vêtements. Elle contemple avec amour ce nouveau-né, et la chère petite à laquelle elle avait réservé tous ses soins. Celle-ci a souvent entendu parler du *petit frère* bien longtemps avant que les anges ne le lui aient apporté sur leurs ailes, et, curieuse, elle s'approche timidement de la couche pour examiner ses traits. La poupée, sa fille, est encore dans ses bras, mais qu'elle lui pèse peu en ce moment ! Combien sera plus intéressant le poupon *en vie* dont elle a déjà vu les yeux regarder les siens, dont les petites menottes ont déjà pris ses doigts et qu'elle a entendu crier sans qu'on lui presse sur le ventre. Elle aimait d'avance son petit frère, elle le chérit maintenant et n'attend plus que le moment où elle pourra le caresser à loisir et jouer avec lui. Elle lui sacrifiera même sa poupée... elle est disposée à tous les sacrifices.

Mais pour cela il faut que bébé pousse, qu'il parle, qu'il marche... qu'il se porte bien en un mot.

La protection de la sainte Vierge est donc indispensable. Aussi, on a voué petit frère au blanc et petite sœur a allumé un cierge devant l'autel, elle le voit briller sous la voûte sombre, et dit à sa gouvernante : "Faut-il attendre qu'il soit brûlé ?" Elle qui ne sait pas rester en place ! nous le disions bien, pour *petit frère* elle est disposée à tous les sacrifices.

La Vierge mère écoutera l'enfant, elle protégera le nouveau-né, aidée des soins tendres de celle qui veille sur son berceau.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 113.—ANAGRAMME-DEVINETTE

Retrouver, par la transposition des lettres composant la phrase qui suit, le titre d'une fable de La Fontaine :

RENÉE LE CRUT ADORABLE.

No. 114.—PROBLÈME

De combien de marches se compose un escalier quand, en le montant de deux en deux, il en reste une ; de trois en trois, il en reste deux ; de quatre en quatre, il en reste trois ; de cinq en cinq, il en reste quatre ; de six en six, il en reste cinq ; de sept en sept, il n'en reste pas ?

No. 115.—ENIGME

Je suis peu de chose pourtant,
Sans moi il n'y a pas de monde ;
Je brille dans le firmament,
Et j'habite la mer profonde ;
Avec moi j'apaise la faim,
Et je couronne le martyr ;
Mais quoique je puisse vous dire,
Vous me voyez dans votre main.

SOLUTIONS :

No. 110.—Les mots sont : Serve et Verse.

No. 111.—Les mots sont : Toque, Coque, Loque.

No. 112

BLANCS.

1 C 5e F D

2 Mat selon le coup des Noirs.

NOIRS.

1 *Ad libitum*.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle A. Raymond, Montréal ; H. Dugas, Ottawa.

Rébus.—Mlle Angelina Morency, Québec ; Rodolphe Laferrière, Ottawa ; J.-B. Clément, fils, Ste-Scholastique ; Dame Céleste Lesigne, Montréal.